








[Musique](#) 12 nov. 6h51

Jeanne Balibar en corps malade

Butô. L'actrice interprète un texte poétique de Tatsumi Hijikata chorégraphié par Boris Charmatz au Théâtre de la Ville.

MARIE-CHRISTINE VERNAY

-  **La Danseuse malade** Chorégraphie de **Boris Charmatz** sur un texte de Tatsumi Hijikata. Dans le cadre du festival d'Automne. Théâtre de la Ville, 2, pl. du Châtelet, 75004. Du 12 au 15 novembre à 20 h 30. Rens. : 01 42 74 22 77.
- 
-  Elle a la silhouette d'une ballerine, mince, élancée, gracieuse. Est-ce pour cette raison qu'elle se retrouve sur un plateau au côté de Boris Charmatz, chorégraphe critique et expérimental ? Sûrement pas. Qu'elle ait fait de la danse ne compte pas vraiment non plus. Le dialogue entre les deux est plus philosophique, qui convoque un autre artiste disparu, Tatsumi Hijikata, un des fondateurs japonais du mouvement butô, «*danse du corps obscur*» (*Libération* du 3 novembre). Une partie de *la Danseuse malade*, œuvre poétique de Hijikata, traduite par le chercheur Patrick Devos, non publiée en France, participe tout autant que les corps au mouvement.
- 
- 

Et voilà que Jeanne Balibar se retrouve à dire un texte. Cela l'amuse : «*Ce matin, sous la douche, je me disais que, de ce point de vue, c'était un vrai ratage. Je voulais ne pas parler et danser, mais je ne danse que quatre minutes à la fin du spectacle.*»

Ironie. Personne ne sort indemne d'une éducation par le classique et la mémoire du corps est tyrannique. Cela ressurgit un jour comme une envie de fumer. A 5 ans, Balibar fait une dépression d'enfant. Elle se lance alors dans la danse classique, jusqu'à 17 ans, à raison de quatre heures par jour. «*Le fond de l'affaire, explique-t-elle, c'est que cela correspondait à une façon de sortir de la prison dorée dans laquelle j'étais élevée, autour d'une pratique si savante et maîtrisée de la langue. Le cours de danse était un lieu de socialisation.*» Jeanne Balibar quitte néanmoins cet univers «*parce qu'il n'y avait pas de garçon séduisant, que j'avais une attirance très forte pour une activité intellectuelle, un besoin de lecture et d'écriture. Et puis, le rapport maître-élève était trop étouffant*».

Son parcours, on le connaît : cours Florent, Conservatoire puis Comédie-Française et, en 1992, un début brillant au cinéma dans *la Sentinelle* d'Arnaud Desplechin. Depuis, elle n'a pas déçu, ni à l'écran ni sur les planches.

C'est en 2006, lors d'une carte blanche à Berlin autour du projet en Micronésie de Pierre Alferi, qu'elle rencontre Boris Charmatz. Elle avait déjà entendu parler de lui par l'intermédiaire du photographe Jean-Luc Moulène et avait lu son livre, *Entretenir*. Il lui envoie les textes de Hijikata, qu'elle trouve «*sidérants*» : «*Cette expression même de danseuse malade suffisait à m'accrocher.*»

Tout un programme en effet qui pourrait relever de l'ironie du sort, pour un premier spectacle de danse. Mais cela lui sied si bien, elle qui travaille sur ce qui flotte, sur le désaxement. «*L'idée m'a tout de suite ravie. Pourquoi est-on parfois meilleur quand on est malade ? C'est un des aspects qui m'intéressent le plus. Ne pas se situer au-delà de ses forces, ce qui est très classique, mais en deçà, là où l'on rejoint la position de l'idiot. C'est passionnant. Et il faudrait relire dans cette perspective le Malade imagi-*



[Musique](#) 12 nov. 6h51

(suite)

MARIE-CHRISTINE VERNAY

Camion. Trois ans de travail vont suivre, avec des rendez-vous réguliers et deux mois de répétition à Angers, avant la première au Théâtre de la Ville. Partir des gestes, du mouvement, l'inverse de ce qu'elle fait au cinéma. *«C'est tout d'abord le mouvement dans l'espace et, à l'intérieur, vient se loger un texte, sans aucun rapport psychologique.»* Jeanne Balibar considère que sa position ici est plutôt celle d'une actrice mais sans metteur en scène, ce qu'elle apprécie. *«Boris Charmatz n'intervient jamais sur le jeu. Je suis livrée à moi-même, sans rapport de domination, affranchie de la hiérarchisation.»* Elle se voit comme souffreteuse, incapable, inexpérimentée, face à un *«danseur performant, brillant»*. Elle est l'ombre aussi de cette sœur dont parle Hijikata : *«[...] D'ailleurs, si moi je ne connais rien de la mort, elle, elle me connaît bien. Je répète cela tout le temps, mais j'héberge une grande sœur dans mon corps. Quand je suis dans l'effervescence d'une pièce à créer, elle arrache les ténèbres au-dedans de mon corps, elle en mange bien plus qu'il en faudrait.»*

Ce soir, Balibar va conduire un camion sur la scène du Théâtre de la Ville, une façon comme une autre de danser. Les réactions importent peu, elle a aimé cette aventure où *«la maladie serait comme un antidote à l'emprisonnement»*. Et, amusée, s'interroge : *«J'invente souvent des scènes sans parole. Est-ce que je n'aurais pas raté une carrière d'actrice burlesque ?»*